

Hazem, chez les Spiegel comme chez lui

Une nouvelle terre, une nouvelle vie (3/5).

En 2015, ce jeune habitant de Damas a voulu partir en Allemagne. Il est accueilli aujourd'hui par une famille de Würzburg. Dans une évidence et une proximité confondantes.

Würzburg (Allemagne)
De notre envoyé spécial

Les Spiegel se partagent une vaste maison d'un petit village prospère proche de Würzburg, au nord de la Bavière. Le rez-de-chaussée est la demeure d'Harald et Gerlinde, le premier étage, celui de leur fils et de leur belle-fille, Andre et Susanne, qui y vivent avec leur fils de 14 ans, Jannis, et leur fille de 12 ans, Nele. Les baies vitrées impeccables donnent sur le vert tendre du jardin, où gambadent quelques lapins. On se déchausse pour rentrer dans l'intérieur confortable et simple des parents, où tout est fait pour capter la moindre lumière.

Chaque mercredi, Harald et Gerlinde reçoivent leurs voisins du premier et la famille de leur fille qui habite à deux pas de là. « On parle beaucoup de handball. C'est la passion de la famille », s'excuserait presque Andre, ce mercredi de juin. Depuis un an, il y a au bout de la table, à côté de Jannis, un autre convive, Hazem. Ce soir-là, c'est un repas de famille autour d'un chili con carne, puis d'un crumble à la rhubarbe, dont Gerlinde a rapporté la recette d'un récent voyage en train à Londres.

Ici, dans ce lieu clair, confortable et aimant, Hazem est chez lui. Depuis un an maintenant. « Je pensais que ma vie serait très différente de celle que j'ai quittée à Da-

mas. Cela aurait été plus difficile dans d'autres familles que je connais en Allemagne, moins unies, plus éclatées. Ici, c'est comme chez moi à Damas. On vit tous ensemble. » Hazem a 17 ans. Il a le regard franc, parle comme un adulte posé, doit être doué pour le bonheur. Depuis son pays dévasté, il a voulu cette vie en Allemagne. Et le récit de cette volonté force le respect. Il raconte son épopée, seul dans le salon d'Harald et Gerlinde, après le dîner, devant la brume humide qui tombe sur le vert du jardin.

Sa famille est habituée aux voyages. En 1948, ses grands-parents ont quitté le nord de la Palestine pour se réfugier à Damas, au sud de la ville, dans un camp.



Ensuite, son père a fait des études pour devenir ingénieur spécialisé dans les travaux de reconstruction. « Notre vie était solide. Puis, les rebelles syriens sont entrés dans le camp. Avec eux, les combats et les bombardements se sont invités chez nous. Nous avons dû partir à la fin de 2012 pour le nord de la ville. »

Hazem a poursuivi ses études au lycée. Ses parents ont continué à travailler. En 2015, il a 15 ans. « Je ne voulais pas passer ma vie assis sur un canapé à attendre. J'ai dit à mon père que je n'avais pas d'avenir en Syrie. » Hazem est fils unique. « Mes parents pensaient que je faisais une erreur en partant. Mais je leur ai dit que moi non. »

Il les quitte juste avant l'été 2015, en compagnie d'un oncle. Commence un long chemin. Il passe par Idlib en Syrie; la frontière turque franchie la nuit; le passeur syrien censé prendre 40 personnes sur un bateau pneumatique et qui en transporte 65 pendant six heures d'Izmir à l'île grecque de Samos; puis le continent grec, la Macédoine, la Serbie, en bus et à pied, jusqu'en Allemagne. « Nous avons mis huit jours pour ce voyage, sans s'arrêter pour dormir et en communiquant chaque jour par la messagerie WhatsApp avec mes parents », explique Hazem dans un bon anglais.

Cette maîtrise de la langue va lui servir ensuite dans le camp à Würzburg. De longs bâtiments tristes d'après-guerre qui ont servi à loger les troupes américaines pendant des décennies. Ils abritent aujourd'hui les demandeurs d'asile qui n'ont pas encore trouvé d'affectation. Andre Spiegel, infirmier à l'hôpital catholique de Würzburg, travaille dans le dispensaire du camp. « J'ai fait ce travail d'abord un seul jour par semaine. J'étais au contact de la détresse de ces réfugiés et puis je revenais à 3 kilomètres de

là dans la bulle familiale. À ces patients, je ne pouvais pas donner le même traitement qu'aux Allemands. C'était difficile. »

L'expérience est forte pour Andre. Il demande à être affecté à plein temps dans le camp. Il a besoin d'un traducteur pour communiquer avec ses patients syriens. L'infirmier s'adjoint les services d'Hazem. Mais, quelques mois plus tard, l'administration allemande décide de déplacer le jeune syrien mineur dans la partie est du pays, « car il y avait trop de cas de "mineurs isolés" comme le sien en Bavière. Mais, là-bas, dans l'est, beaucoup de gens n'aiment pas les réfugiés », explique Andre, en référence aux scores du parti d'extrême droite AfD dans ces Länder.

Alors, un mercredi soir, autour du dîner commun aux habitants du rez-de-chaussée et du premier étage, Andre parle du risque pour Hazem d'un nouveau déracinement. Il l'avait invité un soir autour de la table familiale et la famille d'Andre était partie un dimanche avec lui pour une randonnée à vélo. « J'ai une idée », a dit Andre. « Nous avons la même idée », glisse son épouse, Susanne, assise à côté de lui. Mais, avant de prendre la décision de l'héberger, le couple veut prendre l'avis de ses enfants. « Ils ont souri. Ils nous ont dit qu'ils s'en doutaient et ils ont été d'accord avec notre proposition. »

« Je pensais que ma vie serait très différente de celle que j'ai quittée. Ici, c'est comme chez moi à Damas. On vit tous ensemble. »

Le projet était d'accueillir Hazem chez eux jusqu'à sa majorité, quand il ne serait plus répertorié comme « mineur isolé ». Ensuite, un fonctionnaire est venu chez les Spiegel, pour une enquête et une rencontre avec les enfants du couple. L'administration alloue maintenant une indemnité à Andre, pour cet accueil.

Hazem est arrivé en juillet 2016 chez Andre et Susanne. Il passe son Abitur, l'équivalent du ●●●



Hazem dans sa chambre, l'ancien bureau d'Andre, joue de la guitare électrique. Heinrich Voelkel pour La Croix

Hazem au centre de la famille Spiegel. De gauche à droite : Andre, Nele, Hazem, Jannis et Susanne. Heinrich Voelkel pour La Croix



Hazem passe son Abitur, l'équivalent du baccalauréat, au lycée de Würzburg. Heinrich Voelkel pour La Croix

●●● baccalauréat, au lycée de Würzburg. Pour la suite, il explique : « Je veux faire des études pour réparer des voitures ou bien travailler dans une usine automobile. J'adore les voitures. Mais il faut que j'améliore mon allemand. »

Le bureau d'Andre est devenu la chambre d'Hazem. Sur son lit, une guitare électrique. « C'était mon cadeau de Noël. J'apprends sur YouTube. C'était mon rêve à Damas. Dès l'âge de 7 ans. Mais là-bas, cela coûtait très cher. Alors je m'étais mis au violon, car ma mère en avait un. »

Ici, en Allemagne, il a un autre plaisir, sa bicyclette, « surtout quand le soleil est là ».

Chez les Spiegel, Hazem n'est pas en terre inconnue. « En gros, ma famille à Damas est d'une classe sociale similaire. Sauf qu'avec la guerre cela revient plus cher pour se payer une vie normale. » Concernant l'éducation des enfants, le jeune Syrien considère qu'elle est plus stricte dans son pays. « Nous, les garçons, devons prendre soin des filles car elles ne peuvent pas faire grand-chose. » Il est musulman,

« Je veux faire des études pour réparer des voitures ou bien travailler dans une usine automobile. Mais il faut que j'améliore mon allemand. »

mais « ce n'est pas un point important. En Syrie, j'avais des amis chrétiens. J'adorais aller chez eux à Noël, pour les chocolats. »

On parle ensuite d'Hazem avec Andre et Susanne. Leurs enfants semblent l'avoir adopté. « Notre fils est timide mais ils s'entendent bien. Hazem considère notre fille comme une petite princesse. Nous sommes fiers de nos enfants pour qui il était normal d'accueillir un réfugié. » Avec les grands-parents, l'adaptation a fonctionné. Andre s'en est rendu compte le jour où Hazem lui a demandé, un brin embarrassé, « s'il pouvait les appeler Uma et Upa, comme le font nos enfants ».

Andre et Susanne sont comme deux parents attentionnés qui veulent voir Hazem acquérir la force un jour de s'envoler. « Il n'ose pas aller

au conflit, dire quand il n'est pas d'accord. Nous aimerions qu'il ait plus envie de se battre dans la vie. » Mais Hazem s'est déjà beaucoup battu pour arriver jusque chez les Spiegel et il a l'air tellement heureux au bout de cette tablée familiale à raconter sa journée de classe à Jannis.

Il appelle ses parents chaque semaine. Il connaît leur vie. « Ils ont de l'électricité trois heures par jour. Ils ne me demandent rien mais je n'aime

pas les savoir dans une cité détruite. Peut-être un jour, quand j'aurai un emploi, je pourrai les faire venir ici, en Allemagne. » Pour l'heure, après ce dîner du mercredi, Hazem est un peu pressé. Il doit retrouver la fille des voisins. « Nous nous voyons beaucoup depuis deux mois. Elle a un an de plus que moi. »

Pierre Cochez

Demain : Des Syriennes chefs en cuisine.

repères

L'Allemagne, de larges dépenses pour l'accueil des demandeurs d'asile

En 2016, l'Allemagne a accueilli 280 000 nouveaux demandeurs d'asile, soit un recul des deux tiers par rapport au chiffre record de 890 000 en 2015.

En 2016, les demandes d'asile émanant de personnes en provenance de Syrie constituaient 36 % des requêtes. Les pays les plus représentés étaient ensuite l'Afghanistan (17 %) et l'Irak (13 %).

Le gouvernement allemand a consacré pour 2016 et 2017 un budget de 28,7 milliards d'euros

pour l'accueil et l'intégration de plus d'un million de demandeurs d'asile.

D'ici à la fin 2020, le pays prévoit de dépenser près de 94 milliards d'euros pour l'accueil des demandeurs d'asile.

En mai 2017, la Grèce et l'Allemagne sont convenues de freiner les transferts de la première vers la seconde de réfugiés jugés éligibles au regroupement familial.

En 2016, la population allemande a augmenté de 600 000 personnes, arrivant ainsi au record de 82,8 millions d'habitants. Les décès sont supérieurs aux naissances dans le pays depuis 1972.